

son de M. Jean toute sombre et sans lumière au fond de la rue, me dit :

—Regardez comme on s'amuse là dedans ! C'est l'oncle Jean qui rend sa fille heureuse !... Allons, bonne nuit, monsieur Florence !

Puis il s'éloigna. Je montai. On m'attendait depuis longtemps.

—Mon Dieu, Florence, me dit ma femme, en me débarrassant des fossiles, comme tu reviens tard !... Mlle Louise sort d'ici : elle t'a attendu jusqu'à sept heures.

—Louise Rantzau ?

—Oui.

—Ah !... Qu'est-ce qu'elle me voulait ?

—Je ne sais pas... elle avait quelque chose à te dire... Elle reviendra demain.

Nous soupâmes ; je n'en pouvais plus de fatigue et de sommeil.—Une heure après, nous dormions tous à la grâce de Dieu.

XV

La matinée du lendemain se passa dans le plus grand calme ; en cette saison de récoltes et de moissons, il n'en restait qu'un petit nombre d'élèves, la salle était presque vide. Les grandes voitures couvertes de gerbes passaient de temps en temps, jetant leur ombre aux fenêtres ; les enfants, dispersés dans les banes, s'assoupissaient à la chaleur de juillet ; ils regardaient voler les mouches ; ils écoutaient les bruits du dehors ; les éclats de rire des moissonneuses rentrant du travail, les aboiements des chiens, le sourd mugissement des bœufs ; cela seul les empêchait de dormir, car on ne peut pas toujours épeler ni réciter le catéchisme.

Moi, dans ma chaire, je traçais mes exemples, je taillais mes plumes, rêvant tristement à la position de Louise, à toutes les satisfactions qu'elle m'avait données autrefois, à son heureuse mémoire, à son bon cœur, et puis à son départ pour le couvent de Molsheim, aux visites qu'elle nous faisait pendant les vacances, au bonheur qu'elle avait de nous apporter de petits présents.

Ces souvenirs m'attendrissaient. Je la plaignais d'avoir un père si dur, capable de la sacrifier au garde-général, pour satisfaire son esprit de haine contre M. Jacques.

Le temps s'écoulait ainsi ; à chaque passage de moissonneuses on regardait ; la bonne odeur des récoltes entraînait jusque dans la salle, et j'étais forcé de plaindre les enfants, retenus à l'école dans cette saison où l'on aime à courir, à se baigner, à vivre en plein air.

Enfin, sur le coup de onze heures, après avoir fait réciter la prière, je donnai le signal du départ, et les élèves tout joyeux, leur petit sac sous le bras, sortirent en criant :

—Bonjour, monsieur Florence ! Bonjour, monsieur Florence !

Ils étaient bien heureux de se dégourdir les jambes et d'aller avant le dîner visiter leurs sauterelles et leurs lacets, posés dans tous les buissons de la côte, près des ruisselets où viennent boire et se baigner les petits oiseaux.

J'avais serré mes papiers dans le tiroir, et de ma porte je regardais au loin dans la rue cette file de voitures arrêtés

devant les granges ; les hommes levant les gerbes au bout de leurs fourches luisantes, et les filles en haut, à la lucarne des greniers, les recevant dans leurs bras.

C'était un spectacle d'abondance qui réjouissait la vue, et je ne songeais plus en ce moment à Louise, lorsque je vis arriver de loin, à l'ombre des vieux hangars, saluant toutes les bonnes gens qui la reconnaissaient. Elle était en cheveux ; sa maigreur me fit de la peine. Cela ne l'empêchait pas d'être toujours belle. Le grand nez des Rantzau, leur menton allongé, lui donnaient quelque chose de fier et de hardi, quelque chose de noble, qu'on ne voit pas au village ; mais elle était malade, très-malade, et je me disais :

—Mon Dieu, est-ce donc là ma chère Louise, un tel changement en si peu de temps est-il possible ?

J'en avais le cœur serré. Et quand, arrivée près de moi, elle me tendit ses doigts effilés, en murmurant : " Monsieur Florence, j'avais un grand service à demander, j'ai tout de suite pensé à vous ; " tout ce que je pus lui répondre, ce fut :

—Moutons, mon enfant, moutons !

Nous montâmes dans la petite salle à manger, où ma femme et Juliette mettaient le couvert ; Louise leur dit quelques paroles à voix basse en passant, et comme je l'attendais sur le seuil de mon cabinet, elle entra et je refermai la porte.

Elle s'assit au coin de ma table, couverte de pétrifications, et moi dans mon fauteuil, le dos à la fenêtre donnant sur le jardin. Je la regardais tout inquiet, sa pâleur m'étonnait ; elle réfléchissait, sa joue maigre sur la main, regardant à terre.

—Eh bien, Louise, lui dis-je, tu es venue hier, j'étais absent.

—Oui, monsieur Florence, je suis venue. Avant de venir, j'ai bien réfléchi ; ce que je vais vous dire est arrêté dans mon esprit ; c'est un grand service que je vous demande....

—De quoi s'agit-il, Louise ?

—Je veux entrer en religion.

—En religion.... toi.... Louise.... toi.... mon enfant !... ne pus-je m'empêcher de m'écrier à demi-voix.—Tu veux te faire religieuse, renoncer à la vie, à la jeunesse, à tous les biens de ce monde ?.... Oh ! tu n'y penses pas !

Elle essaya de répondre tout de suite, et ne le pouvant pas à cause de son émotion, elle sortit un petit mouchoir blanc de sa poche, et le mit sur ses yeux, le coude sur la table ; elle ne pleurait pas, mais elle tremblait.

J'attendis plus d'une minute ; de l'autre main elle relevait ses beaux cheveux et les rejetait sur son cou. Le silence durait, j'étais devenu tout pâle, lorsqu'elle se remit et me dit :

—Il le faut !... J'ai réfléchi, bien réfléchi... Je n'ai jamais été heureuse qu'au couvent, avec les chères sœurs, loin du monde.... Il le faut.

Je voyais combien ces pensées l'agitaient ; moi-même j'étais tout bouleversé, et j'allais lui demander les raisons d'une décision aussi grave, lorsqu'elle ajouta :

—Je viens vous prier, monsieur Florence, au nom de l'amitié que vous m'avez toujours portée, de vouloir bien déclarer ma résolution à mon père.... Moi, je n'ose pas.... je crains.... Il est si violent....

Elle hésitait, quand revenant tout à coup à moi, je lui dis :

—Écoute, tout ça n'est pas naturel ! D'abord, Louise, tu es malade ; ce n'est pas quand on est malade, qu'il est permis